

Jacques COURSIL  
Cornell U.

International Colloquium New York University (NYU) Winter 2004

## **Le Détour par la Négritude**

Lecture glissantienne de Césaire

Les œuvres littéraires durent plus longtemps que leurs interprétations. Avec le temps, elles changent leurs enjeux. En ces temps de post-Négritude, quelle lecture de la poésie de Césaire est-elle appropriée aujourd'hui?

J'ai pris le parti d'une lecture glissanienne de Césaire ; un poète lisant un poète. Glissant lit Césaire : « en écrivain impliqué dans l'aventure et non point en spécialiste qui argumente » ( ).<sup>1</sup> J'ai choisi de lire le thème césairien du « Retour », à partir d'une catégorie forgée par Glissant, celle du « Détour ». J'intitule donc mon propos : Le Détour par la Négritude.

La poésie est art du détour, « un art, selon Césaire, où l'on dit sans dire ». Le détour, explique Glissant, est une poétique du Désir, autrement dit, d'un objet manquant : pour le prendre, pour s'en saisir, il faut s'en déprendre : tel est, selon Glissant, la « ruse du Détour ».

La Négritude chez Césaire est un détour, certes nécessaire, mais qui doit, à terme, disparaître dans sa rencontre avec le réel. Tel est aussi un détour, « l'Afrique-mère », qui, poursuit Glissant, n'est qu'un

---

<sup>1</sup> Une lecture glissantienne de Césaire ne peut pas prétendre être celle du poète Glissant lui-même. Ce n'est que celle de quelqu'un qui, ayant lu sa poétique, en prend acte dans sa pratique. Il est possible (voir probable) que Glissant trouve que certaines propositions avancées ici soient une « continuation, plutôt oblique » (*oratio obliqua*) de sa pensée ; mais en poésie, traduction n'est pas

« voeu », pour les colonisés des Amériques. Tels sont aussi des détours, les concepts de race, de racines, les espoirs prophétiques, et finalement l'écriture elle-même ; car l'objet césairien du Désir, le seul, ce n'est pas l'Afrique, c'est la « terre natale » ; Glissant l'appelle « le suprême argument ». (IP 90). Il écrit : « Césaire, au Cahier, se veut terre, et arbre, fils de la terre » (IP 90). Cet objet du Désir, la « terre », intègre et révèle le Désir lui-même : à savoir, la mémoire perdue. On lit, dans le Cahier d'un Retour au Pays Natal :

Que de sang dans ma mémoire !  
 Dans ma mémoire sont des lagunes.  
 ma mémoire est entourée de sang. (Césaire Cahier p35)

On lit, dans les poèmes de Glissant :

Autrefois autrefois  
 Ah ! mémoire rocailleuse insurge-toi en taillis.  
 Chaque buisson de mémoire cache un tireur. (Glissant, Les Yeux dans la voix)

On lit aussi, dans l'Intention Poétique : « Il faut que je retrouve à l'instant ces énormes étendues de silence où mon histoire s'est égarée » (Glissant, IP p39)

Lisons le Cahier : « Partir ».

Partir, pour Césaire, quitter l'île, c'est partir pour Paris, partir pour fuir « la force putréfiante des ambiances crépusculaires ». (Cahier p7), pour fuir « cette vieille misère pourrisant sous le soleil, silencieusement (Cahier p8), ou encore, pour fuir « l'affreuse inanité de notre raison d'être » (Cahier p8). Avant le « Retour », il y a donc, selon Glissant, un

« détour forcé » :<sup>2</sup> c'est, écrit-il, « le recours ultime d'une population dont la domination par un Autre est occultée : il faut aller chercher ailleurs le principe de domination ». (DA p32).

Le point commun entre les écrivains de la Négritude<sup>3</sup>, qui viennent tous de pays colonisés différents, est ce Paris des années trente où ils se rencontrent comme étudiants. C'est le Paris de l'activité surréaliste, des arts nègres, de la peinture cubiste, de la nouvelle musique atonale et du jazz. C'est aussi le Paris des Internationales Ouvrières, et surtout le Paris, capitale d'un puissant empire colonial dont ils sont les ressortissants et les victimes. Comme tous ses compagnons dans leur pays d'origine respectif, Césaire, en Martinique, a subi le colonialisme; à Paris, il le découvre comme empire et comme système. Fallait-il que la chape coloniale soit parfaite et opaque pour que la condition nègre n'apparaisse qu'à Paris et non dans les lieux coloniaux eux-mêmes? « L'aliéation, écrit Glissant, il faut aller la chercher ailleurs pour en prendre conscience ». (DA p34).

On lit dans les Armes miraculeuses :

Je me suis, je me suis élargi  
-comme le monde –  
et ma conscience plus large que la mer  
dernier soleil

---

<sup>2</sup> Le romancier Patrick Chamoiseau (Ecrire en Pays dominé) décrit lui aussi ces « ambiances putréfiantes » de la Martinique aux époques coloniale et post-coloniale ; il parle de « cimetière déserté de nos esprits » (p19), « de l'hystérie muette des emmurés vivants » (p20) et « de réflexes retournés contre soi-même » (p 21)

<sup>3</sup>Aimé Césaire (Martinique), Léopold Sédar Senghor (Sénégal), Léon-Gontran Damas (Guyane), René Depestre (Haïti), Jacques Rabémananjara (Madagascar), etc.

j'éclate, je suis le feu, je suis la mer  
 le monde se défait  
 mais je suis le monde  
 au recommencement de tout. (Armes)

L'Afrique, que Césaire découvre dans son errance, habite Paris. L'Afrique, présente à Paris, est encore absente aux Antilles, et peut-être aussi en Afrique même. C'est dans les lieux de culture et de débats de cette capitale colonialiste qu'apparaît un immense continent pris dans le maillage unifiant de l'impérialisme colonial. Ce continent devenu « l'Afrique-mère » résume à lui seul le détour, détour nécessaire avant qu'aucun « retour » ne puisse s'entreprendre.

Parlons du « retour ».

Le retour est un piège : c'est là que la ruse du détour peut se refermer sur soi. Glissant écrit : « La première pulsion d'une population transplantée, qui n'est pas sûre de maintenir au lieu de son transbord l'ancien ordre de ses valeurs, est le Retour. Retour voué aux amers souvenirs d'un possible à jamais perdu. » (DAp30). Le « retour au pays natal » clos, dans son ambiguïté, la boucle d'un détour dans lequel on peut se perdre, et dans lequel beaucoup se sont perdus. On songe à certaines positions africaines-américaines (Du Bois) et caribéennes (Garvey). Glissant commente : « Le Retour est l'obsession de l'Un (universalisme). Revenir, c'est consacrer la permanence de la non-Relation ». Il poursuit : « Le Retour sera prôné par les sectateurs de l'Un » (DA p30). Ce retour sur le continent africain intègre nécessairement l'expérience américaine de la servitude. En fondant le Libéria au XIX<sup>e</sup>

siècle, les anciens esclaves apportent avec eux une part de l'Amérique bien plus grande, que la part d'Afrique première qu'ils avaient pu amener dans le Nouveau Monde, lorsqu'ils étaient, selon l'expression de Glissant, « des migrants nus ». En clair, ce ne sont pas des Africains qui reviennent après plusieurs siècles d'esclavage, ce sont des américains qui débarquent, en une nouvelle sorte de colonisation. « Que penser du sort de ces gens, écrit Glissant, qui reviennent en Afrique, aidés et poussés par la philanthropie calculatrice de leur maîtres, et qui ne sont plus des Africains. » (DAp30)

Le « Retour au pays natal » de Césaire évite ce piège, car son « natal » n'est pas métaphorique, mais d'une concrétude crue : celle de la terre. On lit dans le Cahier

et toi terre tendue terre  
 saoule  
 terre grand sexe levé vers le soleil  
 terre sauvage  
 mille fois plus natale d'un soleil que n'entame nul prisme  
 – la terre où tout est libre et fraternel, ma terre.(Cahier p22)

« Alors, écrit Glissant dans son Intention Poétique, Césaire se présente dans sa terre : elle devient (elle est) le gage éternel, derrière tant de fugacités riches, que la saveur n'est jamais close ». (IP 90)

Ainsi, le « retour » chez Césaire aboutit, géographiquement et psychiquement, au point opposé, au voeu de retour de Marcus Garvey. Césaire et ses compagnons antillo-guyanais reviennent africanisés au pays natal (pays natal américain), sans avoir jamais mis le pied sur le continent africain. Car pour eux, c'est moins l'Afrique en

tant qu'objet territorial qui compte, que son entrée comme valeur dans le discours de l'histoire. « Le Détour, explique Glissant, n'est ruse profitable que si le Retour le féconde : non pas retour au rêve d'origine, à l'Un immobile de l'Etre, mais retour au point d'intrication, dont on s'était détourné par force ». Ainsi, il ne s'agit pas chez Césaire d'un désir de retour à la terre d'Afrique, comme un rêve de Libéria, il s'agit de la place de cette Afrique dans la terre des trois Amériques, si pleines d'Europe. En effet, dans les Amériques, la culture européenne a laissé peu de place aux cultures précolombiennes ou africaines. La présence de l'Afrique dans le « pays natal » (la Martinique), diluée, transmuée, quoi qu'indéniable en ses traces, justifiait sa reconstruction comme objet, continent imaginaire certes, mais nécessaire pour combler un trou de mémoire cinq fois centenaire.

L'Afrique pour Césaire ne correspond pas à la reconquête d'un lieu perdu, mais à celle d'une mémoire trouée, dimension psychique manquante. En d'autres termes, l'Afrique de Césaire est un désir sans référentialité, un désir pur à lui-même son propre objet. Que seraient les antillais aujourd'hui sans ce point d'origine coupée ? Glissant écrit : « La nécessité historique de revendiquer pour les peuples métissés des Petites Antilles la « part africaine » de leur être, si longtemps méprisée, refoulée, niée par l'idéologie en place, suffit à elle seule pour justifier le mouvement antillais de la Négritude ». (Glissant IP). Car, qui pourrait aux Antilles, après Césaire, prétendre refuser la part africaine ? Césaire, l'américain, est africain pour avoir cessé d'être africain, car

notre plus grand attachement à la terre d'Afrique est notre détachement d'elle. On lit dans le Cahier :

Nous vomissures de négrier  
 Nous saoulés à crever de roulis,  
 J'entends de la cale monter les malédictions enchaînés (Cahier p39),

Dans son poème, Les Indes, Glissant écrit :

"Nous sommes les fils de ceux qui survécurent"

Pour Glissant « la véritable genèse des peuples de la Caraïbe, c'est le ventre du bateau négrier et c'est l'ancre de la plantation » (TTM p36). Notre histoire commence donc par ce détachement, coupure datée qui intègre l'Afrique comme mythe dans la mémoire et le temps.

Au mythe du retour à la terre d'Afrique est attaché une conception du temps historique par filiation des origines. A cette historiographie par généalogies, Glissant oppose « la contre-catégorie de l'étendue ». « L'étendue, écrit-il, est le contraire de la filiation ». Pour les peuples des Amériques transbordés par la Traite, la recherche de l'origine par « filiation » se perd dans une Afrique-matricielle, qui correspond à tout l'espace continental de l'Afrique de l'Ouest et Centrale. Or, il est évident qu'aucun africain d'Afrique, fut-il pan-africain, ne se donne une telle origine pour identité. L'Afrique-étendue des Antillais n'est l'origine de personne, ni d'aucun individu, ni d'aucun peuple, ni d'aucune culture. Pas un cousin, pas un ancêtre, qui ne soit imaginaire. Qui aux Antilles, et plus largement dans les Amériques, a des « ancêtres bambaras (Cahier p58) » ? Certes, Césaire écrit : « mon pays est la

« lance de nuit » de mes ancêtres Bambaras », mais il poursuit : « Elle se ratatine et sa pointe fuit désespérément vers le manche... » (Cahier p58). Césaire n'est pas dupe de cette filiation perdue dans l'étendue.

Il écrit dans *Moi Laminaire* :

J'habite une blessure sacrée  
J'habite des ancêtres imaginaires (Césaire, *Moi Laminaire*)

Glissant insiste néanmoins sur le fait que l'Afrique étendue de Césaire reste tributaire de la conception coloniale de l'espace africain<sup>4</sup>. Il écrit : « la zone culturelle où le poète (Césaire) exerce sa poétique est encore trop signifiée par l'Autre ». (IP p149). En fait, « l'Afrique » de Césaire est une géographie impériale récupérée. Reprise à son compte, c'est, en effet, la vision continentale du Congrès de Berlin de 1885. Toutefois, cette Afrique-des-Amériques, Afrique imaginaire, est nécessaire. Le retour au pays natal suppose le détour par cette « géographie torturée » selon Glissant.

Les grands romans Africains de Maryse Condé, Heremakonon, Célanière cou coupé, Segou, montrent le décalage entre l'Afrique étendue, propre aux Antillais, et l'Afrique des filiations ethniques, propres aux Africains. A travers la douloureuse expérience de certains de ses personnages, qui errent entre des imaginaires incompatibles, elle fait voler en éclats l'illusion plate d'un identifiant faussé par le désir du Retour. Elle écrit : « la négritude prend pour postulat de base un mensonge, le pire mensonge de la colonsation ». Elle insiste



même : « Or le nègre n'existe pas. L'Europe soucieuse de légitimer son exploitation le créa de toute pièces. Puisque c'est l'Europe qui a fabriquer le Nègre, revendiquer ce mythe comme son identité véritable, pis, s'en glorifier, reviennent à accepter l'Europe jusque dans les pires errements de sa culture ». (p413). En filant l'argument de cette démystification jusqu'à son terme, on doit admettre que si le nègre n'existe pas, alors le blanc n'existe pas non plus, ou plutôt, qu'il cesse d'exister par ce trait. Car, par réciprocité, la condition nègre, a bien entendu fabriqué le Blanc. Et ainsi donc, la Négritude n'est pas simplement une question nègre, c'est une affaire commune née de la colonisation et dont les traces psychiques n'en finissent pas de disparaître. En clair, tout bâton, toute chaîne, possède deux bouts aux points desquels se trouvent des sujets; chacun dit sa version fragmentaire et donc imaginaire d'une même histoire réelle et commune; Prospero et Caliban, le maître et l'esclave, occupent un même théâtre dans lequel se dit leurs discours enchaînés : il n'y a pas dans cette tragédie deux histoires, il n'y en a qu'une. Certes, dans « Et les Chiens se Taisaient », le « Rebelle » tue son maître, car dans le conflit mortel qui oppose le Maître et l'Esclave hégéliens, le Rebelle doit tuer l'Autre afin de mourir à lui-même. Mais Caliban, dans une situation analogue (Une Tempête), ne tue pas Prospero. Sa stratégie est autre : elle consiste à ne plus répondre au nom de Caliban, c'est-à-dire au nom de « nègre », afin que Prospero, dans son narcissisme illimité de

---

despote absolu, doute enfin de lui-même, se fissure, et ne soit plus Prospero, « le Blanc ».

Dans *Peau Noire Masques Blancs*, Fanon explique que le Blanc ne se soutient que du désir du Nègre d'être Blanc; mais voilà que par la Négritude, ce nègre désire être nègre, et donc nie le Blanc comme objet du Désir. C'est ainsi, il faut être deux pour se débarrasser de la Négritude. La Négritude n'est pas la tragédie du nègre seul, mais nécessairement, celle du Nègre et du Blanc. Le théâtre est fini quand les deux protagonistes cessent d'être des objets en soi et pour soi, et se reconnaissent comme des sujets psychiquement divisés et contradictoires. La Négritude transforme les Blancs en sujets d'une histoire qu'ils ont en commun avec les Noirs. Ce n'est donc pas par le narcissisme de chacun que la Négritude se résout, car qu'est-ce que cette Négritude, si les Blancs n'y jouent pas leur rôle ?

#### **Senghor et Césaire sur la Négritude.**

La critique et les écrivains post-négritude ont abondamment souligné la distinction qu'il convient de faire entre la Négritude de Léopold Sédar Senghor et celle d'Aimé Césaire. On distingue donc deux lectures du mot : une lecture essentialiste (Senghor) et une lecture historique (Césaire). Mais la confusion s'installe assez vite entre ces deux positions qui ne sont pas, à vrai dire, si tranchées, ce qui fait qu'on pense souvent s'être délivré de la Négritude de Césaire en se délivrant de celle de Senghor.

L'interprétation de la Négritude comme essence de la «race noire» a été popularisée par L. S. Senghor. Cette conception très répandue appartient, consciemment ou inconsciemment, aux certitudes ordinaires. Le poète Senghor chante l'essence «noire» de l'être nègre, l'essence noire de sa culture, l'essence noire de son lieu d'origine, l'Afrique «noire». «Nègre» (ou noir) se donne, chez Senghor, inscrit dans les gènes de l'être, en même temps que dans la terre continentale d'Afrique. De cette essence originelle émane, selon lui, «la culture nègre». L'Afrique «noire» matricielle devient la racine de l'être, et lieu d'origine du temps. Il écrit : «La Négritude est l'ensemble des valeurs de la civilisation noire».

Fanon (1952) excuse, en quelque sorte, l'essentialisme négriste de Senghor en disant que «les grands responsables de cette racialisation de la pensée... sont et demeurent les Européens».<sup>5</sup>

### **Le mot Négritude**

Le mot «négritude» qui n'existait ni en français ni en aucune autre langue, ne désigne pas chez Césaire une essence comme chez Senghor. C'est un trope, exemple même du «détour». L'analyse montre que «Négritude» n'est pas un terme conceptuel, simple et plein, muni d'un sens univoque et binaire, mais comme tous les mots de la langue, divisé en un radical (nègr-) et un suffixe (-itude), intégrés en

---

<sup>5</sup>(Franz Fanon : Peau noire masques blancs Editions du Seuil Paris 1952 p11).

(nègr -itude). Chacun des deux éléments (morphèmes) est variable et porte une part du sens. Le déploiement complet de cette variabilité lexicale s'appelle, depuis Aristote, une dérivation paronymique. Par exemple, la paronymie du radical «(nègr ) se lit dans (négr-isme), (négr-o), (nègr-e), (négr-esse), (négr-illon), (négr-illonne), (négr-aille), (négr-ier), (nègr-erie) (certains de ces emplois s'opposent) ; celle du suffixe (-itude) se lit dans d'autres mots comme (serv-itude), (lass-itude), (sol-itude), (hab-itude), (att-itude), (ingrat-itude)<sup>6</sup>.

Dans tous ses emplois, le mot «Négritude» déploie toute sa paronymie dans la compréhension du discours (appelée expressivité du mot). Dans la poésie, les mots ne font pas sens en ligne, comme des concepts fixés par des définitions formulaires, mais par leur division morphologique et leur rayonnement paronymique. Le discours conceptuel (radical) ferme le sens, l'écriture poétique (suffixe) l'ouvre.

Dans la langue française, le suffixe "-itude" contient un sème du temps ; chez Césaire, c'est une durée de « souffrance ». Ainsi, le suffixe indique que "Négritude" ne peut pas désigner une essence nègre, (les concepts sont hors du temps), mais désigne la condition nègre, c'est-à-dire une durée et une histoire. Sartre a bien noté ce point. Il écrit : « Etrange et décisif virage : la race s'est transmuée en historicité » - essence/existence. Ainsi avec le Cahier, nous quittons les classifiants et les nomenclatures propres aux essences (objets abstraits) pour entrer

---

<sup>6</sup> Le suffixe "-itude" de (négr-itude) est de type adverbial (gérondif) et suppose un temps subjectif. A l'opposé de cette expérience symbolique de la durée telle qu'on la trouve dans sol-itude ou serv-itude, le suffixe nominal « ité », (african-ité, german-ité) désigne une essence, une idée. En d'autres

dans la narrativité d'une forme historique de la condition humaine. Il ne s'agit donc ni d'une « négritie irréaliste » ni de « Nigritien au formol » comme ironise Paul Niger<sup>7</sup>, mais de faire entrer la condition nègre dans la catégorie historique du pensable.

La Négritude est, pour Glissant, une « poétique du dépassement ». Comme dans la tragédie, elle doit mourir, car « nègre » sous quelque acception qu'on donne à ce mot, n'est jamais autre chose qu'une négation de soi, un mot qu'on doit dire, mais qu'on ne dit qu'une fois et une seule. Glissant écrit dans l'intention Poétique: « Ce qui était historiquement situé, condamné à tarir, ce qui était moment (le fameux « racisme antiraciste »), Césaire l'a tué (dépassé) en la personne de son Rebelle. C'est la leçon de cette tragédie ». (IP p147). En d'autres termes, la Négritude est un acte de langage, un coup de « l'arme miraculeuse » de la poésie. « La négritude, poursuit Glissant, si on l'entend comme réaction contre l'ennemi dénoncé, s'abolit aussitôt que l'être est parvenu à la possession de soi, après la première tragédie, après le premier cri. » (IP p). Glissant termine ainsi sa lecture : « La négritude est toujours un moment, un combat *total* et par conséquent bref et flamboyant. Partout où des Nègres sont opprimés, il y a négritude. Chaque fois qu'ils prennent un coutelas ou un fusil, la négritude cesse (pour eux) ». (IP 148) « Et, il poursuit, si on l'entend (la négritude) comme la qualité

---

termes, «-ité» est nominal et «-itude» est verbal.

<sup>7</sup> Paul Niger Les puissants 1937

d'être nègre, elle n'a jamais existé dramatiquement (sinon par ce combat premier) ». (IP 148). « Inscrite dans l'histoire, elle ne se projette pas dans l'histoire. La lutte des âbimés commence avec elle, et se poursuit ailleurs. » (IP p148).

Ainsi, le paradoxe de la négritude césairienne est que son effectivité suppose qu'on s'en déprenne. Pour la soutenir, il faut soutenir la lutte sans elle. « On peut ainsi, finit Glissant, se maintenir à crier la négritude sans l'enrichir de son seul prolongement possible : l'acte par quoi elle se dépasse »(IP p149) : telle est sa ruse comme détour.

### **Bibliographie**

- |                  |  |
|------------------|--|
| Césaire Aimé     | Cahier d'un Retour au Pays Natal<br>Présence Africaine, Paris 1983     |
| Césaire, Aimé    | Une Tempête,<br>Seuil, Paris 1969                                      |
| Césaire, Aimé    | Armes Miraculeuses<br>NRF Gallimard, Paris 1970                        |
| Césaire, Aimé    | Moi Laminaire<br>Ed. Seuil, Paris, 1982                                |
| Fanon, Franz     | Peau noire masques blanc<br>Editions du Seuil, Paris, 1952             |
| Glissant Edouard | Intention Poétique<br>Editions du Seuil, Paris, 1969                   |
| Glissant Edouard | Discours Antillais<br>Editions du Seuil, Paris, 1981                   |
| Glissant Edouard | Traité du Tout-monde<br>Editions Gallimard, Paris                      |
| Glissant Edouard | Poèmes Complets<br>Editions Gallimard, Paris                           |
| Condé Maryse     | Négritude Césairienne, Négritude Senghorienne                          |
| Sartre Jean-Paul | Orphée Noir, Préface à l' Anthologie<br>de la Poésie Nègre et Malgache |

Léopold Sedar Senghor, PUF, Paris 1948  
Senghor Léopold Sédar Ce que je crois  
Toumson Roger